

Le magnétophone

Wilfrid Lemoine

Volume 8, numéro 4 (46), juillet-août 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, W. (1966). Le magnétophone. *Liberté*, 8(4), 109-112.

le magnétophone

Dieu qu'elle m'énerve et que j'aimerais la faire taire ! Lui plaquer sur la bouche des étages de ruban gommé, les lui figoler hermétiquement, définitivement collés à ses lèvres enfin bien closes jusqu'à ce que paix s'en suive ! Mais si elle allait... c'est impossible ! Non, elle n'oserait pas continuer par les deux petites ouvertures du nez ! C'est impossible. Personne ne le pourrait. Pourtant. Pourtant elle ! Qui sait ? Pourtant elle. M'exaspère. Elle. Elle exaspère qui ? Moi. Je suis, moi, le sujet du complément. Et c'est tout à fait comme ça. Et jamais, jamais je ne lui demanderai de comprendre ça. Elle. Pouah ! Jamais. Mais elle m'inquiète maintenant. Elle m'inquiète depuis que je l'imagine bâillonnée à l'extrême, in extremis, lèvres totalement et irrémédiablement collées pour des siècles et des siècles, depuis que je l'imagine s'exprimant avec ses narines, avec l'aide de ses narines, par ses narines, ses trous du nez, malgré toutes les difficultés techniques, malgré tous les embêtements physiologico-mécaniques. Voyons, voyons voir. Une fois les lèvres extrêmement bien closes, collées, bandées in extremis. Voyons voir alors par quel curieux procédé, par quel étrange phénomène peut se produire l'expression par les trous du nez. D'abord. D'abord, une fois le bec bien cloué. Bien. S'exprimant avec ses narines-trous-du-nez par une ahurissante contraction de sa pompe à air, et par une entourloupette diabolique au niveau de l'arrière-canal olfactif qui va chercher des sons dans quelque fosse mystérieuse, qui les organise et les articule tant bien que mal à l'aide de quelques petits organes qu'elle saura bien découvrir et qui les lancent à la racine du nez avec des sécrétions gluantes, gluantes qui les laisse couler contre la paroi centrale, qui remontent humides, désordonnées mais hélas perceptibles quand même dans le cornet qui débouche sur les trous du nez ! Mais tais-toi donc ! Tais-toi ou je te l'arrache ce nez, ou

je te lance, oh ! là là, ou je te lance au visage une poignée de microbes à rhume qui vont bien vite noyer ton écoulement de mots. Et tu me connais, et tu sais, toi, que j'en suis bien capable. Je ne desserre pas souvent les lèvres, moi, le sujet, mais je n'en pense pas moins, moi. Tais-toi ! Boucle-la. Pourquoi ne la boucles-tu pas ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi toujours cette avalanche qui roule à n'en plus finir de mots qui. De mots qui quoi ? Oh ! toi, ma toi à moi, si je t'amenais au Mont Cervin, en Suisse, si je t'offrais comme ça, sans te prévenir, le pic du Matterhorn, en resterais-tu bouche bée même un tout petit instant ? Même seulement un tout bref petit instant bouche bée, toi ? Non tu crierais ! Oui tu crierais je le sais ! Comme sans cesse, comme toujours tu t'exclamerais. Des *oh ! des ah ! des formidable !* des petits rires maniaques, des *merveilleux ! oh ! ah ! formidable ! bibi merveilleux ah ah ah sensationnel bou bou bou !* Je connais tout le chapelet sans fin. Le chapelet, tout et perpétuel, toujours, devant tout et rien, qui réussit à faire un immense rien de tout. Et à me rendre fou, mind you ! Mais attention ! Fou peut-être, pour te faire plaisir, mais pas du tout, pas-du-tout fou de toi ! Si seulement tu t'entendais. Si seulement tu t'entendais ! Entendais, seulement si tu. Seulement si tu t'en. Tendais ! Tendais ! Tendais ! Tous les jours, tous les jours, toujours ! Compris. Bien. J'ai bien compris et voilà pourquoi actuellement, en cet instant même et déjà depuis de très nombreuses minutes tournent les deux bobines du magnétophone. Bien. Depuis déjà plusieurs minutes. Bien, bien. Plus que quelques minutes. Bon. Et toi ! Et toi, tu ne t'es même pas aperçue qu'il y a un microphone sur la table. Et puis que. C'est trop ridicule, et puis que dessous. Dessous quoi ? Dessous la table tourne lentement ce qui sera mon arme, mon arme et ma vengeance. Et quand tu vas t'entendre ma grande ! Oh ! quand tu vas t'entendre comme je t'entends toujours, jours, jours, après tout, en tout, même dans mon sommeil ! Car tu as réussi à graver dans mes nerfs, dans les lobes de mon cerveau, dans ma chair, à graver dans ma chair-même, oui dans ma chair trop faible, beaucoup trop faible chair, tu as réussi à graver dans ma peau à moi, dans ma peau, à graver ton interminable manie. Je porte donc. Donc je porte en moi, jusqu'au plus creux de mon sommeil, tes *formidable* saccadés, lancés à pleine bouche. A pleine bouche que tu as grande. Ande. Graaaannnde. Des volés de confettis, tes *formidable*, tes *aaaaaaaaahhhhhhh* ! en glissando qui roucoulent aux moments les plus inattendus, tes petites contractions folles comme *m'chipou* pour *mon chimpanzé fou*, comme *tabiché*

pour ta biche adorée comme *malouci* et *noumiga*. *Malouci* et *noumiga*. Surtout pas ! Je ne veux surtout pas me souvenir de leur sens, à ce *malouci*, à ce *noumiga* ! Surtout pas ! Profites-en, ma belle. Ouuuuuu ! Attention. Il faut s'entendre. Faut pas exagérer. *Ma belle*, c'est trop fort. Halte ! Stop ! Umleitung ! Déviation ! Non, je te désire, du verbe désirer. C'est différent. Très. Ou plus simplement, je désire faire la chose. Voilà tout. C'est tout, et au fond, tu n'as rien à voir à ça. Parle. Tu parles, parles en astiquant ton argenterie, comme si je n'étais pas là. Bien sûr ! Pas là du tout. Tu poses des questions dans ton monologue à toi. Tu t'y poses des questions. Mais j'ai appris ma leçon. Tu ne veux surtout pas que moi, que je, que j'apostrophe ouvre la bouche. Tu sèmes pour toi seule des petites questions sur ton ridicule petit sentier comme Hansel et Gretel semaient des boules de pain. Tu ne t'y retrouveras plus, ma belle, car un de ces beaux jours le sorcier, moi, le sorcier, je, le sujet, bouffera les boules de pain de Gretel. Toi, tes oreilles, tes oreilles à toi et cette bande d'une heure ! Toi, l'objet, enfin dans ton miroir sonore. Ce sera Ta Grande Révélation ! Ce sera Le Choc de Ta Vie ! Peut-être et pourquoi pas Ta Catastrophe Finale ! Oh ! ces grands mots avec de grandes majuscules ! C. F. Catastrophe Finale. Hop là ! Je ne suis pas un assassin. Pas encore. J'aurai le doigt tout près du bouton *Stop*. Au cas où. Cas où tu ne pourrais pas supporter. Le monologue. Ton monologue. C'est curieux. Au cas où. Au cazoù. Chut. Chuuuutt. Ssssss. Silence ? Ah ! Possible. Pas du tout. Pas possible. Comme c'est étrange. Je ne t'entends presque plus. Presque plus parler. Toi ? Aurais-tu cessé de parler ? Flic, flic, flic, flic, la bande magnétique frétille au bout de sa bobine. Terminé. Fini. Une heure de monologue intégral. De toi. De toi ma. De toi mon. Mon adorée. L'enregistrement est complet. Stop. Pots. Je rembobine et tu. Et tu entendras. T'entendras. Enfin ! Je devrais crier victoire. Mais non. Mais non, pas tout de suite. Pas maintenant. Pas. Non. Pourquoi as-tu cessé de frotter ta cuiller d'argent ? Ta cuiller en argent. Polie, polie, polie. Maniaque ! Frotte donc encore. Frotte, et cesse de me regarder comme une imbécile. Je me rembobine, c'est tout. Je me rengaine la bobine et tu vas voir. Je vais te donner à entendre. Nous verrons bien ! On dirait que tu me vois pour la première fois. On dirait que tu veux me parler. Encore ! Encore me parler à moi. Moi le sujet de ton. Le complément de ta. Et puis non. C'est trop compliqué. Beaucoup. Trop. Vive la bobine ! Je rembobine la bande magnétique du magnéto. Fun. Fun. Hop là ! C'est très simple, non ? Tu n'as

que quelques secondes à attendre, tu verras, tu verras bien, je te la refile immédiatement, je ne peux pas, peux absolument pas, je ne peux pas te faire attendre, pas te l'offrir en cadeau demain, juste au moment psychologique. Pas. Absolument pas du tout. Je ne peux pas attendre. Mais ne reste pas ridiculement, figée ridiculement avec ta cuiller immobile en main ! Pourquoi ton regard, horrifié regard ? Tu te demandes si. Tu te demandes ce qui si. Ce qui peut bien t'attendre, au début puis au bout de la bande. Tu le vois, le sais bien, mais tu ne veux pas encore comprendre. Ah ! cette faculté que tu as de ne pas vouloir voir. Je sais que tu donnerais dix ans de ta vie pour savoir à quoi je pense. Eh bien, ma belle enfant, tu n'as pas, tu n'as plus long à attendre. Tu veux encore, encore toujours me dire quelque chose avant que je presse le bouton ? Tu veux me parler à moi ? Tu me parles, toi ?

— Je ne veux pas que tu écoutes ce ruban.

Comment, tu ne veux pas que moi, j'écoute ce ruban ? Tu es drôle, toi ! Tu ne comprends rien à ce qui se passe ici, toi. Le sujet, toi ! Tu n'as jamais rien compris, toi. Tu monologues toujours, sans arrêt, toi, à me rendre fou, moi. Et tu écarquilles les yeux, maintenant, comme si tu voyais un fantôme. Tu vas encore me dire quelque chose à moi, toi ?

— Tu as les yeux fiévreux. Détends-toi. Tu as les nerfs à bout. Tu vas te faire du mal inutilement. Bien inutilement.

Me faire du mal à moi ? Mais elle est complètement folle, f-o-deux-l-e, folle. Folle à lier avec ses petites phrases, tout à coup, avec ses, tout à coup, ses petites phrases hypocrites, avec tout à coup sa voix qui vient de changer, il me semble, me semble bien. Il est temps que je te secoue un peu. Que je t'en mette plein les oreilles. Que je te fasse entendre, enfin, ce que tu es !

— N'écoute pas !

Moi, ne pas écouter ? Et elle ? Elle ? C'est elle qui doit écouter. Je vais le presser, le maudit bouton !

— Non ! Tu es très fatigué. N'écoute pas. Ça ne te fera que du mal, encore, d'entendre tout ce que tu viens de raconter à ton magnétophone depuis une heure.